

UNE NUIT

Marc-Olivier Wahler

Quand j'étais petit, je rêvais de me faire enfermer dans un grand magasin de sport. Je rêvais d'avoir une nuit entière pour essayer toutes les chaussures de sport, taper dans les balles de football, de rugby, de tennis, de basket, zigzaguer à toute vitesse entre les rayons en chaussant les dernières générations de rollers, m'endormir sous une couche de cinquante sacs de couchage de haute montagne et me réveiller dans une piscine gonflable. Les rêves évoluent, se multiplient, mais ne changent pas fondamentalement. J'ai imaginé passer la nuit au Metropolitan Museum, mais bon, je reste réaliste. Je sais une chose, il est désormais possible de dormir au Palais de Tokyo. Ok, ce n'est pas le Prado ou l'Hermitage, mais tout de même! Et il ne s'agit pas d'une nuit blanche à déambuler sans fin avec une lampe de poche et de s'assoupir sur un banc en bois. Il s'agit d'une expérience unique, confortablement installé, la Tour Eiffel devant soi, en version cinémascope, le Palais de Tokyo et tout Paris à ses pieds. Et on peut s'y endormir, confortablement, profondément.

On me rétorquera que l'on ne dort pas vraiment dans le Palais de Tokyo, à l'intérieur du centre d'art contemporain, au milieu des œuvres, dans l'atmosphère unique d'une exposition. Mais aujourd'hui l'art se montre, se "transfigure", s'expose dans des lieux qui échappent au musée, à la galerie ou au centre d'art. Duchamp avait apporté l'objet ordinaire dans le sanctuaire du musée, mettant ainsi à nu les conditions ontologiques de ce qui constitue l'œuvre d'art, d'autres se sont simultanément chargés de sortir l'œuvre hors du musée. On ne retracera pas ici cette longue histoire, de l'exposition Dada dans les pissoirs de la brasserie Winter aux œuvres en apesanteur dans une station spatiale. Le fait est que ce que l'on peut appeler un "lieu d'art" est devenu une notion indistincte ; il fleurit dans une cuisine, un bord de plage, un cratère, un train, une ferme, une station spatiale, un répondeur téléphonique, un terrain de football, un fond marin, un hôtel...

L'Hôtel Everland est un objet schizophrénique. Il est à la fois un hôtel et une œuvre d'art. Dit comme ça, cela n'a pas l'air bien particulier. Mais il est intéressant de constater qu'il participe en cela d'une logique que défendent les artistes contemporains. Il déleste en effet la traditionnelle logique sélective (c'est ceci ou cela) au profit d'une logique additionnelle (c'est ceci et cela). Si deux actions sont possibles simultanément, cela signifie pour la personne qui les expérimente que la réalité acquiert des propriétés élastiques, qu'il peut lui greffer des couches additionnelles, l'étirer au maximum et révéler par là même un corps indéchirable, extensible et pliable à volonté. Il peut transférer des données d'une zone à une autre, éprouver cette élasticité, et élaborer ainsi une véritable schizophrénie du réel. Olivier Mosset disait que si l'on peut voir l'art comme de l'art alors la réalité pouvait rester ce qu'elle est. Les deux entités ne se fondent pas en une seule, chacun garde son autonomie. L'heure n'est plus aux utopies de fédérer les différents domaines de connaissance en un grand principe unificateur. L'heure n'est plus à l'utopie d'une théorie

œcuménique qui nous livre les recettes pour appréhender sereinement notre quotidien. Les artistes ne délivrent aucune réponse, ils proposent des objets transitifs, dont la valeur réside dans l'énergie qu'ils développent à osciller simultanément entre différents domaines, différentes temporalités. Hôtel et œuvre d'art, Everland esquive toute tentative de catégorisation et offre une nuit pour réfléchir à l'impact de l'art contemporain dans notre système de pensée.

* Marc-Olivier Wahler, Directeur du Palais de Tokyo, Paris

© Marc-Olivier Wahler

This text is part of the book "Hotel Everland" by L/B
published in 2008 by Christoph Merian Verlag Basel, Switzerland

www.merianverlag.ch

ISBN 978-3-85616-348-8